

« Une personne qui a besoin de patience pour enseigner est un pauvre diable. Ce dont elle a besoin, c'est d'amour et de joie. »



27 **Voilà de quoi tout dépend...**

Ces quelques morceaux de mosaïque auront-ils réussi à mettre en évidence le tableau ? Le tableau d'une école qui se libère de multiples contraintes imposées par cette quantité de mesures politiques qu'on croit absolument nécessaires ? Le tableau d'une école dans laquelle on enseigne et on apprend dans la joie ? Une école dans laquelle chaque personne – maîtres et élèves – trouve sa place avec ses propres caractéristiques ? Une école pour qui l'« humanité éduquée » dont nous parle Pestalozzi constitue son but ultime ?

Il y aurait encore tellement de choses à dire : Sur le système de notes, la didactique de certaines matières et de certaines tendances ou modes d'enseignement, sur la manière adéquate d'enseigner les langues étrangères aux enfants, de développer la créativité des maîtres et des élèves, sur le problème de l'écriture manuscrite, l'importance de la musique à l'école, la manière d'instruire les enfants de langue étrangère, la collaboration avec les parents d'élèves, le rapport des autorités vis-à-vis des enseignants, la problématique de l'enseignement à temps partiel, le manque d'enseignants de sexe masculin au niveau de l'école primaire et sur le « bon de formation » qui garantirait aux moins privilégiés l'accès à des initiatives de formation privées.

Mais cela suffit déjà. Il faut juste savoir qu'une bonne école requiert de bons enseignants, motivés et talentueux. Si la politique de l'éducation pense que de tels enseignants n'existent pas, et qu'elle décide pour cette raison-là, d'organiser l'enseignement afin que – en cas extrême – l'éducation puisse se faire sans ces bons enseignants, elle se trompe complètement. Il serait préférable qu'elle se demande ce qu'il faudrait entreprendre pour que l'école

puisse se doter de ces enseignants qui lui font défaut. Mais l'État ne parviendra pas à s'en procurer avec un système machinal de formation d'enseignants qui met l'accent sur l'acquisition de connaissances. L'État n'obtiendra pas de meilleurs enseignants s'il s'obstine à croire que cette profession est une profession quelconque, et que les séminaires de formation et les cours de perfectionnement suffisent à « transmettre » aux enseignants tout ce dont ils ont besoin. L'État n'obtiendra pas non plus de meilleurs maîtres en essayant de les faire marcher à la baguette, en les évaluant par un quelconque système de notes et de points et en faisant dépendre, de ces points-là, le niveau de leur salaire ou de leurs primes.

Je crois que la voie qui préconise l'utilisation de ce genre de mesures pour obtenir des résultats meilleurs est fausse. On peut sans doute mesurer les résultats d'un maçon, car on les voit à la hauteur et à la largeur du mur qu'il a construit en une journée. Mais le résultat d'un pédagogue ne peut pas se mesurer. Un vrai pédagogue ressemble davantage à un agriculteur qui répand ses semences tout au long d'un champ étroit sur lequel il avance toujours sans jamais se retourner. En marchant, il sait que beaucoup de ces graines qu'il sème ne donneront des fruits que dans quelques années voire des décennies. Le pédagogue qui veut réaliser un travail fructueux ne peut pas prétendre au succès ou à vouloir en récolter les fruits.

Car, qu'est-ce que le succès pour un enseignant ? Recevoir des applaudissements ? C'est trop facile, il suffit de savoir se faire accepter par son public. Être aimé ? Il suffit de dire aux gens ce qu'ils veulent entendre. Réussir à faire passer un grand nombre d'élèves à un niveau supérieur ? C'est louable s'ils le méritent, mais on sait aussi qu'on peut « aider le sort » : en donnant un coup de pouce à ceux qui, de toute évidence, ne réussiraient pas, ou en négligeant des aspects plus importants afin « d'entraîner à fond » les candidats prometteurs.

Et si le maître à succès était, peut-être, celui qui est arrivé à finir l'année sans jamais avoir eu de conflit avec sa classe ? Mais, n'a-t-il pas eu simplement de la chance, n'a-t-on pas envoyé les cas « graves » à l'un de ses collègues, parce qu'on a supposé que sa résistance nerveuse était meilleure ? Et s'il n'avait tout simplement pas voulu poser les problèmes sur la table pour ne pas rompre l'harmonie apparente de la classe ? L'enseignant à succès, est-ce celui dont la classe obtient une bonne moyenne ou plutôt celui qui la note sévèrement ?

Qui évalue donc l'effort de l'enseignant qui se prend du temps pour apprendre un poème par cœur avant de l'analyser en classe avec ses élèves ? Ou, qui évalue l'effort d'un maître qui ne se contente pas de ce que propose le

manuel scolaire et qui prépare en profondeur, pendant des journées entières, un thème qu'il va aborder en classe ? Qui mesure l'effort de cet enseignant qui se tait lors d'une réunion scolaire – dans laquelle on expose les fautes d'un élève – parce qu'il sait, qu'autrement il pourrait perdre la confiance de cet élève difficile ?

Et comment mesurer l'effort d'un enseignant qui, dans une psychothérapie autofinancée, « travaille » les difficultés qu'il a avec certains de ses élèves ? Devrait-il le crier aux quatre-vents pour ramasser ensuite ses points de récompense ? Et comment évaluer ce maître qui, au moment opportun, laisse choir une phrase sur des questions existentielles ou des valeurs essentielles, sans s'y être préparé, de manière non spectaculaire mais avec responsabilité et efficacité ? Devrait-il écrire un rapport et le mettre sous le nez de ses supérieurs ? Pourtant, il se peut que les mots qu'il a prononcés, ne produisent de l'effet que bien plus tard, lorsque ses élèves auront des cheveux blancs.

Le système de l'attribution de points, tellement en vogue, pousse les enseignants à étaler en public des choses qui demanderaient en fait de la discrétion. Ce qu'on peut montrer devient important. On aiguise ainsi la jalousie, on encourage le conformisme et on enterre l'esprit communautaire. L'introduction obligatoire du travail en équipe ne compense pas cette perte-là.

Je suis réaliste et je sais qu'il y a aussi des enseignants mauvais, des personnes qui ne prennent pas au sérieux leurs responsabilités et qui ne remplissent pas leurs obligations. Il faut que les supérieurs prennent des mesures à leur encontre. Mais il ne faut pas pour autant un système de notes et de bonus qui oblige tous les enseignants – même ceux qui sont créatifs et responsables – à devenir immatures en les soumettant à un système ridicule de points pour qu'ils obtiennent des résultats meilleurs. Un enseignant de « vocation » sait très bien ce qu'il doit à ses élèves et personne n'a le droit de le mener avec la carotte et le bâton.

Pour conclure, écoutons Pestalozzi. Il parle uniquement d'hommes, comme c'était l'usage à son époque, je me suis donc permis d'adapter la citation aux exigences actuelles :

« Une chose est nécessaire, et c'est : de bons instituteurs et institutrices. Là où il en manque, les autres problèmes éducatifs du pays ressemblent à la cinquième roue d'une voiture, et à de la poudre que l'on jette aux yeux des hommes et des femmes afin qu'ils ne voient pas ce qu'il leur fait défaut. Celui qui veut vraiment des écoles qui offrent aux gens une bonne éducation, doit surtout privilégier le nécessaire, c'est-à-dire : qu'il y ait partout dans le pays des hommes et des femmes

disposés à éduquer et à guider les jeunes avec compréhension et amour afin qu'ils puissent accéder à toute la sagesse nécessaire dans la vie et à toute la force à l'ordre propre à leur position et leur situation. »